

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 16

Artikel: Lettre de la mi-avril
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222524>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNEABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

HUMOUR DE CHEZ NOUS

LES Vaudois, est-il besoin de le dire, sont infiniment sympathiques. Calmes, ordés, respectueux des lois, d'aspect timide et docile, ils tiennent beaucoup plus qu'ils ne promettent. Avec eux, jamais de déception. Ils ont surtout un sens du comique et de l'ironie qui fait, je crois, le fond de leur sagesse et qui n'est pas du tout aussi répandu ailleurs. On pourrait faire des histoires vaudoises « un petit livre infiniment plus amusant que la plupart des recueils d'anecdotes en actuelle floraison.

De village à village, on se blague volontiers, avec une malice et un esprit qu'il convient d'admirer. Les gens de X prétendent qu'à Y tous les municipaux doivent se réunir pour sonner les cloches : il en faut déjà trois qui tiennent le clocher avec des fourches pour l'empêcher de venir en bas ; trois autres se promènent dans le village pour faire taire les gamins ; le septième sonne, tandis que sa femme lui passe des chemises de rechange.

Et les fonctionnaires, les taquine-t-on assez ! On les aime bien au fond, on sait bien qu'ils ne sont ni pires ni meilleurs que le soldé de l'humanité ; mais c'est si agréable de faire de jolies petites histoires rosses sur leur compte.

L'un prétend que « fonctionnaire » vient d'un mot grec qui signifie : regarder par la fenêtre. L'autre affirme gravement que le lundi est pour eux le jour le plus pénible, parce qu'ils ont deux feuillets à arracher au calendrier au lieu d'un.

Et hier, on m'en contenait une bien jolie à propos des cantonniers. Elle n'est peut-être pas toute neuve, mais tant pis.

Chacun sait que nos braves cantonniers, de temps en temps, s'accourent sur leurs manches de pelle pour discuter un peu du temps, de la sorte de la vigne ou de leur traitement, histoire de respirer un moment. Il y en avait deux sur la route, l'autre jour, qui causaient comme ça, la conscience tranquille et le chapeau sur la nuque. Tout à coup, l'un d'eux, chatouillé au visage, se donna une vigoureuse claque en s'écriant : « Tonnerre ! Déjà ces sales bêtes de taons ! »

Et il écrasa sur sa joue un pauvre diable d'es-cargot qui, avec sa lenteur proverbiale, avait eu le temps de grimper jusque là.

J. P.



DAO TOUPET

LAI a dâi gallia que ne sont bons à rein, mâ qu'ont on toupet et on boutafrou dâo diablio, et que réussont iô dâi z'autro n'avancont diéro.

On chenapan, que sè portavè coumeint 'na rotse et qu'avâi bons brés, amâvè mi démandâ l'ermonna què dè s'ertseri dè l'ovradzo.

On dzo reincontrè on monsu, et lâi teind la démi-auna.

Mâ, lâi fâ lo monsu, coumeint on luron coumeint vo, que seimblie foo et robusto, pâo te râocanâ la charitâ na pas travailli ?

— Eh monsu, repond lo chenapan, su tant tsaropa !

Lo monsu fe tant ébâyi dè ellia repensa, que ne put s'empatsi dè férè 'na reccaffâe et dè lâi bailli cinquanta centimes.

LE FRÂRES PETOLON

Le dou frâres Pétolon, que n'etiont portant pas dâi crouties dzines, ne sè poivont ni vairè, ni cheintrè. Cein arrevè onco prâo soveint que dâi frâres que déverront s'âmâ et vivrè coumeint dâi pères-compagnons, vivont coumeint tsin et tsat, po dâi folerà, po cein que ion a z'u ein partadzo on tsamp que l'autro arâi volliu avâi. Ma fâi, cein est bin tristo kâ la mâtî dâo temps ne sondzont quâ se derè dâo mau l'on dè l'autro et à sè férè dâi chagrins. Cein sè compreindrâi onco permi lè sauvadzo ; mâ bin soveint lè sauvadzo sont mî civilisâ què dè clliâo qu'ont été dou z'ans à catsimo et qu'ont recitâ lo vœu dâo baptême.

Clliâo frâres Pétolon etiont don ein bize-bille ; et na pas sè derè : atsi-vo ! quand sè reincontrâvont, sè fasont la potta, et c'etâi on n'hazâ se ne sè desont pas dâi gros mots ; et quiet que lâo z'arrevâi, se mettont adé lo mau l'on s'au'tro. Démâorâvont ti dou dein onna mâtî que l'aviont per indévi, et dévessant mettrè lâo granna su lo même cholâ, ion à veint, l'autro à bize, kâ n'ia-vâi ni mitoyein et ni lans po lè séparâ.

Quand lo momente d'écâorè fut venu, ion dâi frâres mîn' son bliâ ào mécanique, et on vesin que lo reincontrè quant tot fut fini, lâi fâ :

— Et pi, Pétolon, ton bliâ a-te bin granâ ?

— Et bin vouaïque, repond lo gaillâ, n'arâi pas tant mau reindu se clliâo pestès dè rats à mon frâre ne mè l'aviont pas la mâtî dévorâ !

UN HOMME EMBARRASSE

GH ! Ne le cherchez pas tant loin ; cet homme, c'est moi, oui pardine ! Et, tout ça, rapport à ce bougre de suffrage féminin !

Vous savez bien que j'aime bien chicaner les dames ; rien ne m'amuse plus que de les taquiner et de les faire monter à l'échelle ! Mais, pour une fois que je voudrais, sérieusement leur z'y être agréable et soutenir leur mouvement féministe de toutes mes faibes forces, voilà-t-y pas qu'il m'arrive toutes sortes d'aventures, et que, ma foi, je ne sais plus à quel saint me vouer ni sur quel pied danser ; comme je vous le dit, rapport à ce tonnerre de suffrage !

Ma femme est contre ; ma fille est pour ; la Lina, ma voisine, est contre ; mon ami François, le docteur, est pour ; mes collègues se fichent de moi ; le ministre m'approuve ! Bonté divine, quelle comédie !

Enfin, voilà que, l'autre jour, je vais chez l'épicier du coin et je vois une pancarte qui disait : « Ici, on peut signer la pétition pour le suffrage féminin ». Je me dis comme ça : « Signe-la, je crois que ça sera de la bonne ouvrage ! » Je demande à la demoiselle de magasin : « Dites voir, Mademoiselle, où est-elle, cette pétition ? » Oh ! si j'avais su, je n'aurais au moins pas pipé le mot ! Moi qui pensais lui faire plaisir et récolter au moins un sourire, je me suis fait recevoir à peu près comme un chien dans un jeu de quilles ! Au

lieu d'un chaste sourire de vieille fille, c'est presque une homélie, et une toute pouëte, que j'ai récoltée ! — « D'abord, je ne sais pas où elle se traîne, cette pétition, et puis, il n'y en a que deux qui ont signé, un commis voyageur et un autre ! En tous cas, moi, je ne la signerai pas, ma foi non ! » — Et ce fut une rengaine, mais une rengaine, pire que celles de la femme à mon pauvre ami Baiche, et pourtant, ce n'est pas peu dire ! J'étais déjà heureux de pouvoir m'évader entier de cette épicerie, et, sur la peur, je suis allé en boire trois chez le peintier d'en face, pour me remettre d'aplomb ; mais, voilà-t-y pas que j'ai de nouveau une malencontreuse idée, c'est de raconter mon histoire à la peintière ! Pauvre ami ! Ce fut pire encore, et, je me demandai anxieusement si je n'allais pas voir toutes les chopes du comptoir me passer devant le nez ! Pour le coup, je me suis dit : « Mon vieux Pierre, on t'y reprendra de vouloir être agréable aux dames ! » Et dire qu'on appelle ça le sexe charmant ! Je vais bel et bien les laisser suffrager toutes seules ; tant pis pour leur pétition et le reste ! C'est la Jeannette à Jean qui va rire et se ficher de moi !

Pierre Ozaire.

Un bon mot. — C'était au bon vieux temps, en ca-serne de Bière. Il y avait à l'école de recrues une chambrée du train composée de soldats de Genève qui apportaient au service le bel esprit de nos aimables confrères du bout du lac.

Or, un soir, le chef de cette section, un Genevois lui aussi, qui traversait le corridor, entendit du chant chez ses hommes. Il ouvre la porte du dortoir, regarde, hume et, roulant des yeux furibonds, il interpellé :

— Hola, brigadier !

Le chef de la chambrée accourt. L'officier l'admettue.

— Quel désordre, s'écrie-t-il, et quelle odeur de chaeal !

— Que l'ordie ne soit point parfait, j'en conviens, mon lieutenant, réplique le sous-officier, mais quant à l'odeur de chaeal, rien d'étonnant avec tous ces shakos !

A. M.

LETTRE DE LA MI-AVRIL

Au commencement du XII^e siècle, le lieu de Haut-Crêt, situé sur la rive gauche de la Broye, entre Palézieux et Châtillens, était désert et inculte. Gui de Merlen, évêque de Lausanne, le choisit pour y fonder en 1134 l'Abbaye de l'ordre de Cîteaux, appelée de Haut-Crêt.

Plus tard, ce même évêque donna à Haut-Crêt une partie du Désaley, pour y planter des vignes.

Les premiers moines vinrent de Bourgogne. A force de travail, ils transformèrent ces pentes rocheuses en terrasses fertiles supportées par des murs et y plantèrent les plants apportés de Bourgogne.

A Haut-Crêt, et dans les terres environnantes qui leur furent concédées, ils développèrent les cultures, l'élevage du bétail, ils construisirent des moulins, une tuilerie.

Ce fut autant de foyers qui répandirent dans le pays la civilisation, l'amour du travail et le bien-être. Ils attirèrent des colons auxquels l'abbaye abegea des terres ; il se forma autour des granges de l'abbaye, des groupements d'habitants qui sont aujourd'hui, des villages et des hameaux : Essertes, Sâles, Peney, Bouluz, Ladauz, Châtillens, Sullens, la Maison du Désaley.

Or, il arriva. — ces temps-là sont lointains, l'aimable lecteur du bon *Conteur Vaudois* me fera bien la faveur de ne pas établir de calcul — qu'enfants, nous recherchions les vestiges du passé, outre les ruines du château d'Illens et d'autres encore, celles de l'antique Abbaye de Haut-Crêt avaient pour nous un grand attrait.

Aujourd'hui, l'étranger qui passe devant l'humble moulin ne se doute pas qu'il foule le sol jadis défriché par les moines blancs ; rien ne rappelle que là se trouvait un des foyers de la civilisation au moyen-âge ; seul, le nom local de l'Abbaye a subsisté.

C'est après avoir érigé le baillage d'Oron en 1557 que la ville de Berne y adjoint les terres de Haut-Crêt ; les bâtiments de l'ancien couvent tombèrent peu à peu en ruines, les débris des parties supérieures exhaussèrent le sol. Bientôt, il ne resta de l'Abbaye qu'une sorte de tumulus couvert de buissons.

Mais, il nous souvient encore du temps où ces matériaux formaient un gros amas appuyé contre un mur se terminant en triangle avec les restes d'une fenêtre qui fut sans doute, en rosace ; amas sur lequel nous grimpions à la recherche de trésors. Mais nous n'avons jamais rien découvert, si ce n'est des fragments de poteries émaillées, provenant sans doute des poèles du couvent.

Cependant, nos actives recherches ne furent pas toujours infructueuses.

On nous avait dit qu'une route passait auprès de l'Abbaye et traversait la Broye sur un pont en pierre flanqué d'une tourelle ; on nous avait dit, aussi, que l'ancienne route romaine de Moudon à Vevey avait un embranchement dès Oron-la-Ville, par le Chaney, le couvent de Haut-Crêt sur le vignoble de Lavaux et Lausanne.

En 1700, ajoutait-on, le pont sur la Broye à Haut-Crêt fut emporté par un débordement. La circulation par Haut-Crêt ayant beaucoup diminué depuis la ruine du couvent, le pont ne fut pas rétabli.

En 1735, les communes d'Essertes, Châtillens, Tavernes et Thioleyres adressèrent une requête à LL. EE. demandant le rétablissement du pont.

L'avoyer et conseil de Berne refusèrent, prétextant qu'il se trouvait d'autres ponts dont ces communautés pouvaient se servir, laissant toutefois la liberté à ces communes de le faire rétablir à leurs frais.

Aujourd'hui, une étroite passerelle traverse la Broye devant les murs de Haut-Crêt, mais le pont d'autan, avec sa tourelle, ne fut jamais reconstruit et même personne ne sait où il se trouvait exactement.

C'est là que se portèrent nos investigations ; partant de Haut-Crêt, nous descendîmes la rivière pieds nus, sautant d'une pierre à l'autre, longeant le bois du Chaney, examinant attentivement la berge encombrée de broussailles et d'arbustes ; de grandes ronces s'enchevêtrant autour des pierres.

Enfin, nous voilà dans un site intéressant ; dénormes pierres ayant l'aspect d'avoir été taillées par la main de l'homme, sont encore disposées les unes sur les autres, couvertes de mousses et à moitié cachées par les végétations sauvages et robustes qui croissent le long des eaux ; ces pierres sont, sans aucun doute, la base de la culée d'un pont.

Très fiers de notre découverte, nous remontons la rivière jusqu'au moulin, et suivons la berge de gauche que nous redescendons.

Arrivés en face des vestiges découverts à droite nous trouvons exactement les mêmes à gauche, ce qui indique clairement que l'arche du pont reposait là, à droite et à gauche de la rivière, dirigeant la route dans le bois du Chaney ; mais tandis qu'à droite, nous ne vîmes aucune trace de chemin le long du talus, chemin qui aurait abouti au pont, nous distinguons à droite et très nettement, les restes d'une route entre les buissons.

Personne ne s'intéressa à notre découverte et ne sachant où trouver la personnalité compétente qui aurait pu l'enregistrer, les vestiges du

vieux pont, comme autrefois, l'antique pont, avec sa tourelle, restent ensevelis dans les ronces et dans l'oubli. — *Mme David Perret.*

La Patrie Suisse. — Avec son numéro du 3 avril (1986), *La Patrie Suisse* nous apporte le portrait de Eugène Bridel et de l'évêque Ch.-H. Brent, récemment décédés à Lausanne ; du colonel Charles Corboz, le nouveau président du Grand Conseil vaudois ; du peintre tessinois Antonio Ciseri ; du pianiste Johny Aubert ; du peintre Alexandre Calame. Il nous montre le cortège en formation, à la Cité, de l'assermentation du Grand Conseil vaudois : l'exposition avicole de Montreux ; les funérailles de Foch : une vue du nouveau et monumental bâtiment postal de la gare de Zurich ; de Bex-les-Bains ; des reproductions d'œuvres du peintre Ciseri, etc.

G. R.

LA BANQUE

BLLE est rutilante de marbres et de cristaux. Avec la banque l'on barde parce qu'inventée en Lombardie, elle fut importée longtemps avant le macaroni. La banque vend des tissus sans noblesse contre de beaux napoléons trébuchants. Elle offre des coffre-forts et des intérêts faibles. Achetez des actions, vous aurez quantité d'obligations (celle de détacher les coupons, par exemple). Pour les comptes à vue prenez des verres grossissants, quant aux comptes dits courants, ils restent loin derrière les caissiers en fuite. Si vous passez à l'escompte, on vous esquintera séance tenante. S'agit-il d'un chèque sans provision, prenez un monocle, une badine et des gants de peau, mais je vous préviens qu'en dessous de 100.000 on vous regardera de coin ! Si la banque vous offre des privilégiées de la Konstantinopolitanische Nussbaumholztabaks-pfeifendrechserei-Compagnie, méfiez-vous et prenez plutôt des améliorées de la Cie tschouvache des ballons souterrains. L'huisser de la banque est plus beau qu'un ambassadeur, son obséquiosité croît en raison inverse du carré de l'impossibilité du directeur. Pour arriver à ce dernier, il faut toute l'astuce de Thésée au Labyrinthe. Chaque banque a sa cave, vous pouvez y descendre avec une pomme crûe sans risquer de remonter avec une cuite ! Dans les vitrines, il y a de vieilles effigies qui font penser au Conseil d'administration. Et puis les cours qui en disent long, le change élevé des Pays-Bas, par exemple ; le change français lui, au moins, c'est franc ! A Monte-Carlo, la banque saute souvent, chez nous seulement de temps en temps, les Anglais disent ça « Time is money ! » P. R.

Humour. — Dans une école d'une petite ville, l'institutrice parle des plus vilaines défauts et, parmi ceux-ci, elle cite l'orgueil, le mauvais orgueil — ce qui l'incite, bien entendu, à exalter la modestie. Et pour stigmatiser l'orgueil, elle use, naturellement, de la vieille comparaison de la rose. Et pour louer la modestie, c'est l'image de la violette qui, fatallement, vient à son esprit :

— Mes enfants, une belle dame, portant une somptueuse toilette, passe fièrement dans la rue, sans dire bonjour à personne... Vous l'avez deviné, c'est la rose.

DERRIÈRE ELLE, VIENT UNE PETITE CRÉATURE QUI MARCHE TÊTE BAISSEÉE...

— Ça, s'erie une petite fille, c'est le mari.

LE GREVISTE

NOUS sommes, si vous le voulez bien, à la Correctionnelle :

Le président (au greffier). Appelez l'affaire suivante.

Le greffier (appelant). Affaire Couche contre Couche. Gréviste contre patron...

— Entrez, les grévistes.

(Couche entre. C'est un ouvrier serrurier à la tenue très négligée et à la mine fatiguée par l'abus des boissons.)

Couche (entrant). Les grévistes ?... Présent !

Le président. Greffier faites entrer les autres. **Le greffier.** Mais monsieur le président, il n'y a plus personne.

Le président. Comment, il n'y a plus personne ? (A Couche). Où sont vos camarades ?

Couche. Mes camarades, c'est moi !

Le président. Comment, c'est vous ?... Je vous demande où sont les autres grévistes ?...

Couche. Les autres grévistes, c'est moi !

Le président. Il ne comprend pas... Je veux parler de vos acolytes.

Couche. Les alcooliques, c'est moi !

Le président. Quelle brute !... Enfin !... Appellez le patron de ce gréviste.

Couche. Mon patron... c'est moi !

Le président. Encore ?

Couche. Toujours !

Le président. Je n'y comprends plus rien !

Couche. Parce que t'es un peu pocheté !

Le président. Dites donc !... dites donc !

Couche. Ferme !... je vais t'éclairer la brûlotte. Mon histoire, monsieur le président de la 22e chambre correctionnelle de la Seine, sera brève ! Les ouvrierers serrurierers de Pins-sur-la-Yeule s'étaient tous mis en grève !

Le président. Tous ?

Couche. Tous !

Le président. Mais où sont-ils, ces *tous-là* ?

Couche. Ces tous-là !... c'est moi !... c'est moi... parce qu'il n'y en a pas d'autres, c'est moi parce que je suis tout seul d'ouvererier serrurier à Pins-sur-la-Yeule.

Le président. Pins-sur-la-Yeule, où se trouve ce pays-là ?

Couche. C'est entre Raon-l'Etape et Raon-sur-la-Yeule.

Le président. Vous m'en direz tant !... Mais expliquez-moi, mon ami, et votre patron... celui qui a porté plainte contre vous... où est-il ?

Couche. Il est ici, parbleu !

Le président. Où ?

Couche. Sur mes trottignoles.

Le président. ???

Couche. Ben oui, sur mes jambes, puisque c'est moi !

Le président. Votre patron, c'est vous ?

Couche. Tu l'as dit... et ça s'explique puisque si, à Pins-sur-la-Yeule y a qu'un ouvererier serrurier et que c'est moi... y a aussi qu'un patron serrurier et que c'est encore moi !

Le président. Je m'y perds !

Couche. J'te vas retrouver... Bouge pas !... Figue-toi qu't'es ouvererier serrurier.

Le président. Ne tuyotez pas la Justice.

Couche. Oui... Figurez-vous qu't'es ouvererier serrurier à Pins-sur-la-Yeule et qu'un beau jour tu reçoives de tes confrères de la Confédération de Paris... un avis stimulant que la grève...

Le président. Stipulant.

Couche. ...pulante que la grève générale des ouvererierers serrurierers de France est décrétée.. Dans ce cas, vous vous dites : Je suis ouvererier serrurier, j'veais marcher avec mes frangins les ouvererierers serrurierers T'as compris ?

Le président. Oui, mais encore une fois, parlez avec plus de respect à vos juges.

Couche. Si tu veux !... Alors comme avec mes paroles, je m'étais convaincu !... j'ai pu hésiter... quand les frères de Paris... se sont syndiqués... je m'ai syndiqué... Quand y se sont réunis... j'm'a réuni... Quand y se sont rendus en masse... devant la maison des patrons.. j'm'ai rendu en masse devant ma boutique !... Quand ils ont *escraché* les patrons comme du poisson pourri, j'm'ai *escraché* comme un poisson pourri... Quand ils ont saboté les ateliers... j'ai saboté mon *masagin*... Quand ils ont crié en chœur : « Vive la grève ! » j'ai crié en chœur : « Vive la grève ! » Quand ils se sont formés en doubles rangs serrés pour résister aux charges de la police, j'm'ai formé en double rang serré itou !... et ça, ça a pas été sans peine... Mais y a qu'une chose dont j'suis fier... et dont de laquelle que j'srai fier toute ma vie, c'est que quand la police de Paris est arrivé à disperser mes frangins de la capitale, les agents de Pins-sur-la-Yeule ont bien essayé de m'en faire autant, mais ils n'ont jamais pu z'y arriver !!!

Le président. Alors, vous refusez de reprendre votre travail ?

Couche. Je refuse ! (Il chante sur l'air de l'*Internationale*): « C'est la lutte finale !... Je me groupe et demain... »

Le président. Quand céderez-vous ?

Couche. Quand je me serai fait des concessions !